BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
34
1 H
12.7
ROMA

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
34
1
H
12,7
ROMA

LES

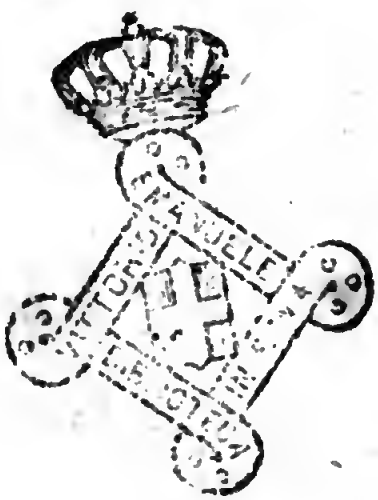
ENFANS TROUVÉS,

OU

LE SULTAN POLI

PAR L'AMOUR.

Parodie.



34.1.H.12

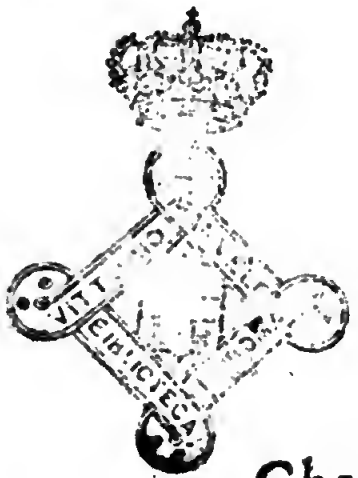
LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

Parodie de la Tragédie de Zaïre, de Monsieur DE VOLTAIRE.

Par Messieurs

DOMINIQUE, ROMAGNESI, & FRANCESCO RICCOBONI.

Représentée pour la premiére fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roi, le 9. Décembre 1732.



Imprimé à Roüen,

Chez JORE Pére & Fils.

MDCCXXXIII.

AVEC APPROBATION.

ACTEURS.

TEMIRE.

FATIME, Confidente de Temire.

DIAPHANE, Sultan de Tripoli.

ALCIDOR.

JASMIN, Viſir, Confident du Sultan.

CARABIN, Gaſcon.

MATADOR.

ESCLAVES.

La Scene eſt à Tripoli dans le Serrail.

LES ENFANS TROUVÉS, OU LE SULTAN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

TEMIRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendois pas, jeune & belle Temire,
Vous qui pleuriés toûjours, à vous voir jamais rire !
Quoi ! vous ne tournés plus les yeux vers ces climats,
Où ce vaillant François devoit guider nos pas ?
Vous ne me parlés plus des plaiſirs que la France
Permet à nôtre ſexe avec tant de licence ?
Vous ne l'ignorés point, c'eſt-là que les maris,

Vivent d'intelligence avec les favoris,
Que la femme, y bravant la contrainte fatale,
Eſt prude avec renom, coquette ſans ſcandale.
Ne ſoûpirés-vous plus pour cette liberté ?

TEMIRE.

Le Serrail aujourd'hui fait ma félicité.
Chés les Mahometans dès l'enfance enfermée,
A leur façon d'agir ils m'ont accoûtumée.
Tout le monde en convient, le Roi de Tripoli
Eſt, malgré ſa mouſtache, un Seigneur très-poli.

FATIME.

Mais ce jeune Officier va donc perdre ſa peine ?
Lui qu'on a vû partir pour briſer nôtre chaîne,
Qui reviendra bientôt païer nôtre rançon ;
Qui nous l'a tant promis.

TEMIRE.

Tu ſçais qu'il eſt Gaſcon,
Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Des fils de la Garonne on connoît l'opulence :
A tenir peu ſoigneux, à promettre hardis,
Ils croyent tout certain quand ils ont dit, Sandis.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il étoit fidéle ?

TEMIRE.

Ce ſeroit un peu tard qu'il prouveroit ſon zéle,
Et j'ai trop refléchi depuis que je l'attens. . . .

FATIME.

Quel eſt donc ce diſcours ?

TEMIRE.

Fatime, il n'eſt plus tems :
Je ſuis l'unique objet des vœux de Diaphane,
Il m'adore.... je vois que ton cœur me condamne ;
Mais ce diſcret Sultan agit d'une façon
A mettre mon honneur à l'abri du ſoupçon ;
Garde-toi de penſer qu'il offre à ma tendreſſe,
L'honneur deshonorant du nom de ſa maîtreſſe,
Et que ma modeſtie accepte en rougiſſant
La faveur d'un mouchoir que l'on jette en paſſant ;
De ſes intentions la pureté l'engage
A ne me rechercher que pour le mariage :
Tu verras ſur ſon cœur, juſqu'où va mon pouvoir,
Je n'ai qu'à dire un mot, il m'épouſe ce ſoir.

FATIME.

Que vos felicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites.
Je voudrois bien me voir à la place où vous êtes...
Mais ce cœur qui ſe livre à de ſi doux tranſports,
En épouſant un Turc n'a-t'il point de remords ?
Carabin vous a dit cent fois par la fenêtre
Que le ſang d'un François vous avoit donné l'être ;
Que vous & vos parens, dans un combat fatal
Aviés ſubi le joug d'un Corſaire brutal ;
Ne vous ſouvient-il plus que dans une galére...

TEMIRE.

Ma foi, s'il m'en ſouvient, il ne m'en ſouvient guére,
J'étois trop jeune alors pour m'en reſſouvenir,

Et tu perdrois ton tems à m'en entretenir.
Je n'ai devant les yeux que ce Sultan aimable,
Je ſervois, il me place en un rang honorable;
Mon cœur eſt né ſenſible, & ne peut reſiſter
Aux diſcours d'un amant dont l'aſpect ſçait flater.
Son bras s'eſt ſignalé par plus d'une conquête,
Il a le front ſerein, les yeux à fleur de tête,
Il a la voix ſonore, & l'air majeſtueux,
Il parcourt le Serrail d'un pas tumultueux:
Après tant d'agrémens qu'on voit en ſa perſonne,
Te parlerai-je auſſi du ſceptre qu'il me donne?
Non, l'éclat de ce rang n'éblouït point mes yeux,
Un cœur fait pour l'amour n'eſt point ambitieux:
Oui, ſi le ciel aux fers eût condamné ſa vie,
Si l'Affrique à mes loix ſe voyoit aſſervie,
Ou mon amour me trompe, ou Temire aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendroit juſqu'à lui.

FATIME.

Il le faut avoüer, cette penſée eſt belle,
Mais convenés auſſi qu'elle n'eſt pas nouvelle.

TEMIRE.

Abſent depuis deux jours, on l'attend aujourd'hui.

FATIME.

La grande porte s'ouvre, & ſans doute c'eſt lui.

SCENE II.

DIAPHANE, TEMIRE, FATIME.

DIAPHANE.

MAdame, un long discours me seroit nécessaire,
Pour dire comment j'aime, & comment je veux plaire :
Je vous pourrois ici nommer tous mes ayeux,
Vous conter leurs exploits ; mais ne parlons point d'eux,
Et ne retraçons point les illustres misères
Qu'éprouvérent jadis les Sultans mes confréres.
Je suis peu leur exemple, & loin de me géner,
A mes seuls sentimens je me laisse entraîner.
Au sein des voluptés bien loin que je m'endorme,
Si je tiens un Serrail ce n'est que pour la forme ;
Les Loix que dés long-tems suivent les Mahomets,
Nous défendent le vin, moi je me le permets ;
Tout usage ancien céde à ma politique,
Et je suis un Sultan de nouvelle fabrique.
Mais parlons de l'amour dont je brûle pour vous ;
Je serai vôtre ami, vôtre amant, vôtre époux.
J'atteste vos beaux yeux, & l'amour qui m'enflâme
De ne prendre que vous pour maîtresse & pour femme,
Est-ce assés ?

TEMIRE.

Oui Seigneur, je ne veux rien de plus ;
Voilà dequoi fixer des vœux irréſolus ;
Et ſi vous n'aſpirés qu'à des ardeurs parfaites ;
Jamais Sultan ne fut plus heureux que vous l'êtes.

DIAPHANE.

Si vous me dites vrai.... que me veux-tu, Jaſmin ?

SCENE

SCENE III.

JASMIN.

LES SUSDITS ACTEURS.

JASMIN.

DAns la premiére cour, un nommé Carabin,
Qui ſur ſa foi gaſcone a paſſé dans la France;
Attend pour vous parler, & demande audiance.

TEMIRE *à part.*

Oh Ciel!

DIAPHANE.

Il peut monter, pourquoi ne vient-il pas?

JASMIN.

Au bas de l'eſcalier on arrête ſes pas,
Vous ſçavés que toûjours vôtre porte eſt fermée.

DIAPHANE.

Oui, c'étoit autrefois la régle accoûtumée,
Mais il faut que d'entrer on ait permiſſion
Si tu veux qu'au Serrail ſe paſſe l'action.
D'ailleurs à tous venans ma préſence eſt offerte,
Chacun me rend viſite, & je tiens table ouverte.

SCENE IV.

CARABIN,
LES SUSDITS ACTEURS.

CARABIN.

REſpectable ennemi, que j'eſtime beaucoup,
Hé donc, je viens tenir parole. Pour le coup
J'ai de largent comptant, que j'aporte de France;
Allons ſans différer qu'on me faſſe quittance.
A ne te pas mentir pour trouver cet argent,
Il falloit être heureux autant que diligent:
Grace au Ciel, c'en eſt fait, & la ſomme eſt complette.
Commence par lâcher la fille & la ſoubrette,
Nous choiſirons après dix autres priſonniers:
Quant à moi je demeure, étant court de deniers,
Qu'ils partent ſur le champ, je reſterai pour gage.

DIAPHANE.

N'en rachete que neuf, & mets toi du voyage;
Mais ne crois pas me vaincre en généroſité,
Remporte ton argent, reprens ta liberté,
Je puis même au beſoin te prêter une ſomme.

CARABIN.

Cadedis, pour un Turc vous êtes honnête homme!

DIAPHANE.

Embarque cent captifs que je te rends encor,
Mais je veux de ce nombre excepter Alcidor.
Sa funeſte valeur à nous nuire obſtinée,

N'a que trop parcouru la Méditerrannée ;
Si je l'affranchiſſois de mon juſte couroux,
Il armeroit bien-tôt en courſe contre nous.
Pour Temire, crois-moi, garde-toi de prétendre
Que l'or puiſſe jamais m'engager à la rendre.
Quand l'univers entier épuiſant ſes tréſors,
De ſes peuples armés y joindroit les efforts,
Ce ſeroit vainement qu'il combattroit pour elle,
Rien ne peut m'arracher une eſclave ſi belle.

CARABIN.

Qu'entends-je ! eſt-ce la mode en ce maudit païs
De manquer de parole après avoir promis ?

DIAPHANE.

Lorſque je te promis d'accorder ta demande,
Ce n'étoit qu'un enfant, à préſent elle eſt grande :
Tu peux partir.

CARABIN.

D'accord ; mais avant mon départ
Ne me refûſés pas ce malheureux vieillard.

TEMIRE.

Pourquoi le retenir ?

CARABIN.

Il ne vivra qu'une heure.

DIAPHANE.

Je conſens à remplir tes vœux pourvû qu'il meure,
Je vous quitte, Temire, adieu pour un moment,
Nous nous verrons bientôt dans mon appartement.

SCENE V.

TEMIRE, CARABIN.

TEMIRE.

SEigneur, je ſuis confuſe, & ne ſçais que vous dire.
Vous croïés de ces lieux partir avec Temire,
Mais comme de l'amour mon cœur ſubit la loi,
Vous voïés clairement qu'il faut partir ſans moi;
Cependant, Carabin, comptés qu'en vôtre abſence,
J'aurai pour les François beaucoup de déférence:
Sur l'eſprit du Sultan ſi j'ai quelque pouvoir,
Pour ſoulager leurs maux, je le ferai valoir:
Je deviendrai leur mére auprès de Diaphane.

CARABIN.

Que vous auriés d'honneur ſi vous n'étiés Sultane!

SCENE VI.

ALCIDOR *soûtenu par quatre Galeriens.*
TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

MAis quel eſt ce vieillard qui paroît aux abois ?
N'eſt-ce point Alcidor ?

ALCIDOR.

J'entends parler François :
Où ſuis-je, mes amis ? ma vûë eſt ſi troublée,
Et de tant de malheurs mon ame eſt accablée,
Que je ne puis, hélas ! parler, marcher, ni voir.

CARABIN.

S'il eſt ainſi, bon homme, il faut donc vous aſſeoir.

ALCIDOR.

Suis-je libre en effet ?

CARABIN.

N'en faites aucun doute ;
Nous allons de Toulon bientôt prendre la route,
Vous vous y remettrés de vos membres perclus.

ALCIDOR.

A qui dois-je un bonheur que je n'eſperois plus ?

TEMIRE.

C'eſt à ce Chevalier, dont l'entrepriſe heureuſe
Excite du Sultan la pitié généreuſe ;

Pour vôtre délivrance il offroit un grand prix,
Mais le Roi n'en veut point & vous partés *gratis*.

CARABIN.

Entre gens du métier c'eſt ainſi qu'on en uſe,
On s'oblige l'un l'autre, & l'argent ſe refuſe.

ALCIDOR.

Des Chevaliers gaſcons je reconnois l'ardeur,
S'ils n'ont pas de grands biens ils ont tous de l'honneur.

TEMIRE.

Il eſt vrai; je ne puis concevoir ce miſtére,
Suivant ce qu'on m'a dit; vôtre Province entiére
Auroit peine à payer une telle rançon.

CARABIN.

Je n'avois pas le ſol, lorſque j'étois garçon:
Mais je vais en deux mots vous conter mon hiſtoire.
Echapé de mes fers, choſe aſſés dure à croire,
Arrivant au païs je me fis Grenadier;
On ne s'enrichit point dans ce noble métier.
Je me remis ſur mer, & l'ingrate fortune
Ne me traita pas mieux ſur le ſein de Neptune;
Je fus repris, Madame, & par un grand bonheur
Je vous vis au Serrail malgré le grand Seigneur.
Eunuques, blancs & noirs, Boſtangis, Janiſſaires,
Ne m'empêcherent point de vous parler d'affaires;
Ce trait eſt ſurprenant, mais paſſons là-deſſus.
Or comme en mon païs on craint peu les refus,
J'allai voir le Sultan, lequel ſur ma parole,
Me laiſſa repartir pour un projet frivole;

Avec lui cependant je m'étois engagé
De revenir bientôt payer vôtre congé.
De retour dans la France, une veuve fringante
Me prit en mariage aux bords de la Charante.
Elle mourut bientôt, une autre ſucceda ;
Et cette autre en trois mois à ſon tour déceda ;
Je convolai bientôt avec une troiſiéme,
Qui mourut en Avril, je ne ſçai le quantiéme.
Héritier de leurs biens, plus content qu'un Roi,
J'ai vendu trois Châteaux, qui n'étoient point à moi.

ALCIDOR.

Oh ſort ! dont la faveur me rend à la lumiére,
Que ne peux-tu la rendre à ma famille entiére ?
Deux enfans me ſont morts, il m'en reſte encore deux :
Ne me dirés vous point quelque nouvelle d'eux ?
J'avois un beau garçon, une plus belle-fille,
Qui devoit faire un jour l'honneur de ma famille ;
Mais qui dans le Serrail, l'écüeil de la pudeur,
Peut-être en ce moment en fait le deshonneur.
Mon fils fut fait Eſclave, & ſa ſœur plus petite
Au Serrail avec lui par les Turcs fut conduite.

CARABIN.

Comment ! il m'arriva même choſe jadis ;
A l'âge de quatre ans par les Turcs je fus pris,
Mené dans le Serrail avec cette perſonne,
Et d'être tant ſoit peu ma ſœur, je la ſoupçonne.

TEMIRE.

Qu'entens-je ?

ALCIDOR.

Ce minois, cet air vif & coquet,
De ma défunte femme eſt le vivant portrait :
Même, à ce que je crois, ce garçon me reſſemble.
Dans quel tems, s'il vous plaît, futes-vous pris enſemble ?
Je ne prétends ici rien decider en l'air ;
Surtout en fait d'enfans on ne peut voir trop clair.

CARABIN.

Je fus, il m'en ſouvient, pris en mil ſept cens ſeize.

ALCIDOR.

Epoque trop heureuſe, & qui me comble d'aiſe ;
Et quel âge avés-vous à préſent ?

CARABIN.

J'ai vingt ans.

ALCIDOR.

Et vous ?

TEMIRE.

J'en ai dix-huit.

ALCIDOR.

Baiſés-moi, mes enfans.

CARABIN.

Cela ne ſe peut pas.

ALCIDOR.

Et pourquoi ?

CARABIN.

Non, vous dis-je ;
De tels évenemens tiennent trop du prodige,

Je fus pris à quatre ans, à cet âge un garçon
De ſon pére du moins devroit ſçavoir le nom.

ALCIDOR.

N'as-tu pas dans le ſein la bleſſûre fâcheuſe
Que te fit à mes yeux une main furieuſe ?

CARABIN.

J'en ai trente, Sandis.

ALCIDOR.

Ah je n'en puis douter,
Vous êtes mes enfans, j'oſe vous l'atteſter.

TEMIRE.

Quoi vous êtes mon pére, & dans cet équipage.....

CARABIN.

Mais vous en croyons-nous ſans autre témoignage ?

ALCIDOR.

Mon fils, cher Héritier.....

CARABIN.

Avés-vous de gros biens ?

ALCIDOR.

J'en ai beaucoup en France.

CARABIN.

Allons je m'en ſouviens.

ALCIDOR.

Je vous revois enfin, famille ſi cherie,
Que je vais ramener au ſein de ma partie !
Mais d'un ſoupçon fatal mes ſens ſont agités,
Je crains de dévoiler d'affreuſes vérités ;
Quand je ſonge en quels lieux je la vois retenuë,
Je n'oſe ſur ma fille encor jetter la vûë.

Oh ! jour qui me la rends, comment me la rends-tu?
Tu pleures ! je t'entends, tu n'as plus de vertu.

TEMIRE.

Je ne puis vous tromper, l'amoureux Diaphane
Dans une heure au plus tard doit me faire Sultane.

ALCIDOR.

Que la foudre en éclats ne tombe point ſur moi,
Car je ne vois ici de coupables que toi.
Vivre dans un Serrail ! ah fille déloyale,
Ne compte-tu pour rien le mépris, le ſcandale ?
Oſe-tu ſans rougir t'applaudir de ce choix,
Et former un himen que condamnent nos loix ?
Mais je te vois pleurer, ma fille, c'eſt bon ſigne,
Ce vertueux retour de ton ſang te rend digne.

TEMIRE.

Oui mon pére, je ſens ma vertu revenir,
Vous parlés ſi long-tems qu'on ne peut plus tenir.

ALCIDOR.

Oui je m'en apperçois, déja je prends haleine,
Je vais m'évanoüir, vîte qu'on me raméne.
Ah ! malgré nos efforts, qu'en ce ſiécle malin
Fille mal aiſément reprend le bon chemin !

On l'emporte.

SCENE VII.

TEMIRE, CARABIN.

CARABIN.

LE papa touche preſque à ſon heure derniére,
Et va dans le ſoupçon achever ſa carriére ;
Il n'eſt pas encor ſûr du retour de ton cœur
Et je ne ſçais qu'en croire auſſi, ma chere ſœur.

TEMIRE.

Non, vous devés compter ſur mon obéïſſance,
Et je veux ſuivre en tout les coûtumes de France ;
Daignés m'en éclaircir, car je prétends ſçavoir
Pourquoi je m'écartois ainſi de mon devoir,
Et pourquoi cet himen eſt au nombre des crimes ?

CARABIN.

Cadedis, c'eſt qu'il eſt contraire à nos maximes.

TEMIRE.

Expliqués-les moi-donc...

CARABIN.

Je m'en tirerois mal ;
Ma lecture ſe borne au parfait Maréchal,
Et je ſçais ſeulement qu'un pareil mariage....
Vous m'entendés, je n'oſe en dire davantage.

TEMIRE.

Ah ! cruel pourſuivés, vous ne connoiſſés pas

Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.

CARABIN.

Non vraiment ; & qui diable y pourroit rien connoître ?
Parlés-moi ſans énigme, & j'entendrai peut-être.

TEMIRE.

Voici le fait : je ſuis retenuë en ces lieux,
Le Sultan eſt frapé de l'éclat de mes yeux,
Il eſt, vous le ſçavés, maître de ma perſonne,
Et l'on doit l'épouſer auſſi-tôt qu'il ordonne ;
Mais, me voyant forcée à ſuivre ſon deſir,
Si mon cœur y cedoit avec quelque plaiſir ?

CARABIN.

Qu'entens-je ? ce ſeroit une impudence extrême,
Digne de vingt ſoufflets.

TEMIRE.

Frape-donc, car je l'aime.

CARABIN.

Opprobre malheureux du ſang de Carabin,
Il ne te manque plus que d'aimer un Rabin.
Oui, ſi je n'écoutois que mon boüillant courage,
Dans ton maudit Serrail j'irois faire tapage ;
Je mettrois le Château tout ſans deſſus deſſous,
Ferois un abbatis de tous les Marabous,
A ce fat de Sultan arrachant la mouſtache....
Mais non, à mon honneur ce ſeroit une tache.

TEMIRE.

Arrête, mon cher frere, arrête, & connois moi,
Peut-être que Temire eſt digne encor de toi ?

Du pouvoir de l'amour la vertu me délivre :
Fais-moi ſortir d'ici ; je ſuis prête à te ſuivre.
Ah ! mon cher Diaphane il faut donc te quitter !
Que de pleurs ce depart à mes yeux va coûter ;
Pardonne, ton courroux, mon pére, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma foibleſſe,
Mon trouble, ma douleur, mes chagrins, mon ennui. . . . .

CARABIN.

Elle ne finira, je penſe, d'aujourd'hui.
De mots ſans liaiſon quelle ample quirielle !
Concluſion, ton ame enfin ſe reſout-elle !
Promets-tu de venir ?

TEMIRE.

Oui, je te le promets ;
Mon frére rends-moi libre, à tout je me ſoumets.
Mais tu devrois du moins aller voir nôtre pére ;
Nous le laiſſons mourir d'une étrange maniére.

CARABIN.

Je le compte pour mort, & j'y perdrois mes pas :
Au moins, dans vos projets ne vous démentés pas ;
A tout évenement, ma ſœur, tenés-vous prête,
Vous allés voir bientôt quelque coup de ma tête.

Il s'en va.

SCENE VIII.

TEMIRE *ſeule.*

ME voilà ſeule, hélas ! que vais-je devenir ?
Il faut avec moi-même ici m'entretenir :
Examinons-nous bien, voyons de quelle eſpece
Doit me rendre aujourd'hui l'honneur ou la foibleſſe
Suis-je Turque, ou Françoiſe ? hélas ! je n'en ſçais rien,
Et mon état preſent ne ſe conçoit pas bien.
Suivrai-je mon devoir, ou m'en écarterai-je ?
N'épouſerai-je pas, ou bien épouſerai-je ?
Que dis-je ? ai-je oublié les ſermens que j'ai faits ?
Mon pere, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Plus je veux l'étouffer, plus mon feu ſe rallume ;
J'aime toûjours, malgré la France & ſa coûtume.
Ah ! puiſque tu devois m'épouſer dès ce ſoir,
Pourquoi m'aprenoit-on aujourd'hui mon devoir ?
Frere trop rigoureux, du moins pour me l'aprendre
Juſqu'à demain matin tu devois bien attendre !

SCENE IX.

DIAPHANE, TEMIRE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE n'y puis plus tenir, Madame paroiſſez ;
Venez, venez répondre à mes vœux empreſſés ;
La Moſquée eſt ornée, & les flambeaux s'allument,
Le Moufti vous attend : déja les parfums fument.....

TEMIRE, *à part.*

A ces apprêts flateurs pourrois-je reſiſter ?
Il le faut bien pourtant.

DIAPHANE.

C'eſt trop vous arrêter
Venez.

TEMIRE, *à part.*

Où me cacher.

DIAPHANE.

Que dites-vous ?

TEMIRE.

Je n'oſe.

DIAPHANE.

Vous n'oſez ?

TEMIRE.

Non, Seigneur.

DIAPHANE.

Et pourquoi donc ?

TEMIRE.

Pour cauſe.

DIAPHANE.

Ah ! je vois ce que c'eſt, ſans doute la pudeur.....

TEMIRE.

Non, ce n'eſt point cela, vous vous trompez, Seigneur.

DIAPHANE.

Expliquez-vous donc mieux.

TEMIRE.

Ciel !

DIAPHANE.

Quoi ?

TEMIRE.

Cet hymenée
Par ſon éclat pompeux ne m'a point étonnée ;
Je n'ai point recherché les biens & les grandeurs,
Un plus noble interêt fit naître mes ardeurs :
Mon cœur tendre & ſincere aux trônes de l'Afrique,
Eût preferé l'abri du toit le plus ruſtique :
Seule, & dans ces deſerts auprès de mon époux....

DIAPHANE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, de quoi vous plaignez-vous ?

TEMIRE.

D'accord, mais Carabin....

DIAPHANE.

Que dites-vous, Madame ?
Qu'auroient-donc de commun Carabin, & ma flâme ?

TEMIRE.

Alcidor va mourir....

DIAPHANE.

Que m'importe ſa mort ;
Et quel vif interêt prenez-vous à ſon ſort ?

TEMIRE.

Cet hymen dont l'idée à mon cœur eſt ſi chere,
Cet hymen ſi charmant, ſouffrez qu'on le differe.

DIAPHANE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment, Temire.

TEMIRE *à part.*

Je fremis de ſon emportement.

DIAPHANE.

Temire....

TEMIRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Laiſſez-moi vous quitter, je ne ſçaurois mieux faire.

DIAPHANE.

Je n'y comprends plus rien, pourquoi partir ſi-tôt ?
Dites-moi vos raiſons....

TEMIRE.

Je les dirai tantôt.

SCENE X.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée,
Autant que mon eſprit ſe trouve embaraſſée ;
La ſituation pour le coup m'interdit :
Que faut-il que je diſe, & que m'a-t'elle dit ?
Cher Jaſmin, quel eſt donc ce changement extrême ?
Je ne la connois plus, je m'ignore moi-même,
Je la laiſſe échaper !

JASMIN.

Que ne l'arrêtiez-vous ?

DIAPHANE.

Pourquoi ſe dérober à des momens ſi doux ?

JASMIN.

Avez-vous oublié les grimaces des filles ?
Elles ſe font valoir quand elles ſont gentilles.

DIAPHANE.

Si ce petit Gaſcon m'avoit ravi ſon cœur ....
Elle m'en a parlé : quel ſoupçon ! quelle horreur !
Il n'en faut point douter, le perfide l'adore,
Il vouloit l'emmener & le deſire encore.
Quelle honte pour moi, qu'un jeune audacieux
Sur l'objet de ma flâme oſe lever les yeux ?

JASMIN.

Preniez-vous ce Gaſcon, Seigneur, pour une bête ?
Vous les avez laiſſés enſemble tête à tête.

DIAPHANE.

Je ne le ferai plus.

JASMIN.

Vous aurez bien raiſon.
Ah ! que la prévoyance eſt ici de ſaiſon :
Mais il doit revenir.

DIAPHANE,

Qu'il revienne, le traître . . .
Qu'on l'aſſomme à l'inſtant s'il oſe reparoître.
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé :
Je ſuis un étourdi, j'ai le cerveau bleſſé :
Mais je ſçai quelques fois agir avec prudence,
Et ne puis accuſer Temire d'inconſtance.
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon,
Ni le mien pour ſentir l'atteinte d'un ſoupçon
Ne crois pas cependant qu'un Sultan s'aviliſſe,
A ſe voir le joüet d'un amoureux caprice ;
A ſouffrir des rebuts, dérober des faveurs,
Combattre des mépris, reſpecter des rigueurs :
Je veux même oublier qu'une fois en ma vie,
J'eus d'aimer conſtamment la ridicule envie.
Que deſormais à tous le Serrail ſoit fermé
Et que tout rentre ici, dans l'ordre accoûtumé.

SCENE XI.

TEMIRE, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

ELle revient ; mon cœur fais bonne contenance :
Vizir, ſois le témoin de mon indifférence.
Madame, il fut un tems, mais ce tems-là n'eſt plus,
Et de m'en ſouvenir je ſuis même confus ;
Il fut un tems, vous dis-je, où mon ame inſenſée,
S'aplaudiſſoit du trait dont vous l'aviés bleſſée.
Je croyois être aimé, je devois l'être auſſi,
Mais de ne l'être pas je ne prens nul ſouci,
Et je puis en perdant un cœur comme le vôtre,
Sans ſoûpirer long-tems, en retrouver un autre :
Je m'en flatte du moins ; une autre aura des yeux
Qui de ce que je vaux jugeront beaucoup mieux.
Il pourra m'en coûter, je l'avoüe à ma honte,
Mais à me conſoler cette autre ſera prompte ;
Et j'aime cent fois mieux briſer des nœuds ſi doux,
Que de paſſer pour ſot en ſoûpirant pour vous ;
Allés, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

TEMIRE.

Ma vertu ne ſçauroit tenir contre mes charmes.

Et l'amour ſur l'honneur prend toûjours le deſſus ;
Eſt-il bien aſſûré que vous ne m'aimiés plus,
Seigneur ?

DIAPHANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aime trop, que je vous abandonne :
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairés. . . . .
Que j'aime, que je hais. . . . . Temire vous riés ?

TEMIRE.

Seigneur qui ne riroit de tout ce badinage ?
De mon incertitude & de vôtre langage ?

DIAPHANE.

Ne crois pas que mon cœur ſoit d'accord avec moi,
Quand je parle d'aimer un autre objet que toi ;
Ceſſe de t'affliger, adorable Temire,
Va, tout ce que j'ai dit ce n'étoit que pour rire.
Mais toi qui refuſois la main de ton amant,
Etoit-ce par caprice, ou par rafinement ?
L'amour ne veut point d'art quand la fille eſt jolie,
Et je ne hais rien tant que la coquetterie.

TEMIRE.

Moi coquette, Seigneur ! & vous m'en ſoupçonnés ?
Non, non, au ſimple amour tous mes vœux ſont bornés.

DIAPHANE.

Hé bien, épouſons-nous.

TEMIRE.

J'en aurois grande envie ;

Mais. . . . .

DIAPHANE.

Hé bien. . . .

TEMIRE.

Ah ! Seigneur. . . . .

DIAPHANE.

Que de ceremonie !

Vous m'impatientés.

TEMIRE.

Souffrés qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grace de vous !

DIAPHANE.

Et de quoi s'agit-il ?

TEMIRE.

Permettés que je ſorte.

DIAPHANE.

Quoi toûjours me quitter, & de la même ſorte ?

TEMIRE.

Demain tous mes ſecrets vous ſeront revelés.

DIAPHANE.

Pourquoi pas aujourd'hui ? qui vous retient ? parlés,

TEMIRE.

J'exige ce délai de vôtre complaiſance.

DIAPHANE.

Je ſçaurai la raiſon qui vous force au ſilence,
Et l'examinerai. J'attends juſqu'à demain ;

Pour un Turc, avoüés que je ſuis trop humain,
Tout autre en vous aimant voudroit de vôtre bouche
Apprendre ce ſecret, qui ſans doute me touche.

TEMIRE.

En me parlant ainſi vous me percés le cœur.

DIAPHANE, *à Temire qui ſort.*

C'eſt dommage ; adieu donc : vous partés ?

TEMIRE.

Oui Seigneur.

SCENE XII.

DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

JE défie au plus fin d'y pouvoir rien comprendre;
Et voilà de ces coups qui ſont faits pour ſurprendre;
Je ſuis bien indigné; mais elle a ſes raiſons:
Je devrois le ſçavoir..... faiſons tréve aux ſoupçons.
On m'aime, c'eſt aſſés, on le dit, on le jure,
Une femme n'eſt pas capable d'impoſture;
Un grand cœur à la croire eſt toûjours engagé.

JASMIN, *à part.*

Par ma foi le Sultan n'a guére voyagé.

SCENE XII.

MATADOR, DIAPHANE, JASMIN.

DIAPHANE.

QUe veux-tu ?

MATADOR.

Ce billet à Temire s'adreſſe,
Vos Gardes ſurveillans l'ont ſurpris par adreſſe.

DIAPHANE.

Donne, qui le portoit ?

MATADOR.

Un des Galeriens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens.

DIAPHANE.

Liſons.... la main me tremble & j'aurai peine à lire.

LETTRE.

JE vous attends, chere Temire ;
Il eſt vers la Moſquée un ſentier très-obſcur
Qui vers le Port peut vous conduire ;
Si vous vous y rendez, nôtre départ eſt ſûr.
Qu'en dis-tu, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Je n'en dis rien de bon ;
On ſe mocque de vous d'une étrange façon.

DIAPHANE.

Tu vois comme on me traite.

JASMIN.

O trahiſon horrible !
Tromper un ſi bon homme, hélas eſt-il poſſible !
Il pleure.

DIAPHANE.

Cours chés elle à l'inſtant, montre-lui ce billet
Et perce-la ſoudain de cent coups de ſtilet ;
Marche-donc, obéïs : non, arrête, demeure....
Quoi tu n'es pas parti, malheureux ?...

JASMIN.

Tout à l'heure.

DIAPHANE.

Attends ? Ciel ! que réſoudre en un tel embarras ?

JASMIN.

Hé bien, Seigneur, irai-je, ou bien n'irai je pas ?

DIAPHANE.

Je n'en ſçai rien.

JASMIN.

Ni moi.

DIAPHANE.

La perfide ?

JASMIN.

L'ingrate !
D'être aimé conſtamment, en vain l'homme ſe flate,

DIAPHANE.

Je prétends lui parler ; qu'on la faſſe venir.

JASMIN.

Encor un entretien, Seigneur ?

DIAPHANE.

C'eſt pour finir.

JASMIN.

Finiſſés ſans cela ; vous ſçavés que la belle
Ne conviendra jamais qu'elle ſoit infidéle ;
Epargnés-vous l'ennui d'un éclairciſſement :
L'Amant y fait le ſot, la fille y pleure, & ment.
Attendés . . . il me vient une belle penſée :
Il faut que cette Lettre à Temire adreſſée
En ſes perfides mains ſoit remiſe à l'inſtant.

DIAPHANE.

Ah ! ne negligeons pas cet avis important ;
Va chercher un Eſclave intelligent, alerte,
Qui ne lui diſe pas que nous l'avons ouverte.

JASMIN.

Bagatelle, je vais la lui faire porter
Et je prendrai le ſoin de la recacheter.

Il s'en va.

SCENE XIV.

DIAPHANE *ſeul.*

OUi, Jaſmin a raiſon ; & de cette maniere
La conduite ſera beaucoup plus reguliere ;
Car ſi je la voyois, il faudroit lui prouver
Qu'elle m'eſt infidéle, & cherche à ſe ſauver.
Mais je n'en ferois rien, & n'oſant lui répondre,
J'oublîrois les moyens que j'ai de la confondre,
Je connois ma foibleſſe, & ſans les employer,
On me verroit ſans fruit encor la renvoyer.

SCENE XV.

JASMIN, DIAPHANE.

JASMIN.

SEigneur, l'affaire eſt faite, & ma courſe eſt heureuſe,
Le billet eſt rendu par certaine coëffeuſe ;
Temire a fait réponſe, & d'un air aigre-doux
Au Gaſcon, dans ces lieux a donné rendés-vous.

DIAPHANE.

Nous les verrons venir, & déja la nuit ſombre
Aux furtives amours ſemble prêter ſon ombre.
Ecoute, cher Jaſmin, n'entends-tu pas des cris ?

JASMIN.

Ils iront doucement de peur d'être ſurpris ;
Fille que l'on enléve, & qui conſent à l'être,
N'a garde de crier.

DIAPHANE.

Le ſcelerat, le traître !

JASMIN.

Tout dort, & vôtre eſprit de ſoupçons travaillé....

DIAPHANE *en pleurant.*

Hélas lorſque tout dorr, le crime eſt éveillé.

JASMIN.

Quoi, Seigneur, de pleurer vous faites la folie ?

DIAPHANE.

Un Héros peut pleurer une fois en ſa vie.
Ah ! pour le coup on vient, je ne me trompe pas.

JASMIN.

Oui, vous avés raiſon, on marche à petits pas.

SCENE XVI.

TEMIRE, FATIME,
ET LES SUSDITS ACTEURS.

TEMIRE.

Est-ce ici le chemin ?

FATIME.

Oui, Madame, courage,
Carabin va venir.

DIAPHANE.

Je frissonne, j'enrage,
Mais je vais dans son sang éteindre son forfait.
L'infidéle !

JASMIN.

Pour moi, je me cache... est-ce fait ?

DIAPHANE.

J'entens encor du bruit, & j'aperçois le traître,
La lanterne qu'il tient me le fait reconnoître ;
Je vais les immoler à ma juste fureur.

TEMIRE.

Est-ce vous Carabin ?

SCENE XVII. & derniére.

CARABIN,

ET LES SUSDITS ACTEURS.

CARABIN.

ETes-vous là, ma ſœur ?

DIAPHANE.

Sa ſœur ! Ah ! j'allois faire une belle ſottiſe !
Cet éclairciſſement m'épargne une mépriſe.

TEMIRE.

Que vois-je ? le Sultan . . . .

CARABIN.

Nous ſommes découverts.
Ah ſandis, nous allons retomber dans les fers.

DIAPHANE.

Eſt-elle bien ta ſœur ?

CARABIN.

Alcidor eſt ſon pére,
Je ſuis fils d'Alcidor, *ergo*, je ſuis ſon frére.

DIAPHANE.

Et pourquoi ſouffrois-tu qu'il osât t'enlever ?

TEMIRE.

C'eſt que je vous aimois, & voulois me ſauver.

DIAPHANE.

Mais par quelles raiſons ?

TEMIRE.

La coûtume de France
Me l'ordonnoit, Seigneur.

DIAPHANE.

Oh quelle extravagance !
Puiſqu'un pareil motif avoit ſçû te guider,
Je ſuis trop délicat pour vouloir te garder.

JASMIN.

C'eſt fort bien fait, Seigneur ; renvoïés la matoiſe,
Qu'elle faſſe à Paris l'amour à la Françoiſe.

DIAPHANE *à Temire.*

Moi, dont tu connoiſſois les vertus, les bontés,
Qui n'ai jamais agi que par tes volontés....
Ah ! ſi dans ton païs tu déſirois de vivre,
Je t'adorois aſſés, cruelle, pour t'y ſuivre,
Et changeant tout-à-coup le Turban en Plumet,
J'aurois en petit Maître habillé Mahomet ;
Mais je ſuis trop piqué. Jaſmin, je veux qu'ils partent,
Et que de ce rivage à jamais ils s'écartent.
Pour que le ſpectateur ſe ſente remüer,
Il faut que quelqu'un meure, & je vais me tüer.

CARABIN.

Ah ! ne vous tüés pas avant nôtre voyage ;
Car ſi vous expirés, on nous remet en cage :
Que de la mort au moins nous ſoyons garantis.

DIAPHANE.

Hé bien, je me tüerai quand vous ſerés partis.

Fin de la Parodie.